

François Caradec,
Entre miens, d'Alphonse Allais à Boris Vian, histoire littéraire,
Flammarion, 2010

NOËL ARNAUD

Plus de cinquante ans d'amitié et de fidélité réciproques m'ont laissé de Noël Arnaud l'image (je ne dis pas le souvenir, je n'en suis pas encore là) d'un esprit si libre que je me demande comment pouvaient le suivre ceux qui ne le voyaient qu'à d'irréguliers intervalles. Nous nous sommes rarement écartés de nos chemins erratiques ; politiquement proches (mais pas sur le même trottoir, je fréquentais davantage le quai de Valmy), nous avons hérité, après guerre, des mêmes lunes et de ceux, nés dix ou vingt ans plus tôt que nous, qui deviendraient nos amis.

Noël Arnaud était un vrai Parisien, né en 1919, le 15 décembre, jour de la Sainte-Ninon ; moi, seulement Parisien d'adoption, mais bien décidé à me faire naturaliser, débarqué à huit ans comme la petite bonne bretonne à la gare Montparnasse, en pleine Occupation. Ce qu'on a appelé les années noires étaient celles de notre jeunesse, sur des rives différentes, dans des quartiers différents. Je n'ai pas connu *Les Réverbères*, ni le dada-jazz-band avec Jacques Bureau, ni le groupe surréaliste de *La Main à plume* ; je négligeais déjà le Surréalisme et ne tolérais que Jarry acheté en solde à Lorient et à Paris chez Gibert. Noël Arnaud s'était lui-même engagé volontaire dans le civil dès 1941, je le fus seulement dans l'armée en 1944 ; c'est dans les années qui ont suivi ces travaux guerriers que nous nous sommes rencontrés.

En quels lieux mal famés, je n'en sais plus rien. Les caves bruyantes de la rive gauche, les arrière-salles enfumées, les boîtes à jazz fréquentées par les derniers déserteurs, les petits boxons-bars des Halles et de Pigalle, les troquets minuscules dont les tauliers remontaient seulement de la cave des bouteilles cachées quatre ans sous les fagots, les banquettes froides au sous-sol des brasseries Dupont, les restaurants sans nappe aux serveuses poilues, certaines stations de métro (parce que, sans courant d'air, elles étaient plus chaudes), des ateliers d'artistes sur le versant nord de Montmartre et à Montparnasse où chacun apportait son bois pour nourrir le monstre — autant de lieux possibles et j'en oublie, où notre jeunesse dessalée par des années de craintes réelles et d'angoisses sans raison, de rafles et de crampes d'estomac, de système-démerde et de révoltes sourdes, de superbes cuites aussi et de fous rires, se retrouvait, se serrait, se protégeait dans le creux de l'épaule de l'infamie de l'autorité des adultes, moins les flics (l'un d'eux m'a sauvé d'une rafle au Dupont-Latin en m'aidant à sortir par une fenêtre de la rue du Sommerard) que les petits chefs, contrôleurs du métro, chefs de rayon, loufiats, concepiges,

gardiens de square, qui ne se gênaient pas pour dire (et le penser) que l'Occupation allemande nous faisait les pieds.

Je n'ai donc pas connu le *Surréalisme révolutionnaire*, cette branche française d'un groupe plus gauchiste que trotskiste avec un soupçon de stalinisme, qui brouilla Noël Arnaud à la fois (quelle chance !) avec André Breton et le Parti communiste, mais, un peu plus tard, ce que nous avons appelé *le Surréalisme révolu*.

Noël Arnaud à cette époque était sans emploi ; je veux dire qu'il ne jouait aucun autre rôle dans le milieu littéraire que déjà celui d'un amateur des Lumières (Diderot est inépuisable autant que ceux qu'il appelait « les philosophes cons »). Il créait de petites revues à son usage personnel, qu'il composait et imprimait lui-même sur une petite presse typo au rez-de-chaussée de l'immeuble qu'il habitait, au cinquième étage, à deux pas de la place Victor-Hugo, 18, rue Mesnil (monument détruit par les vautours) : *Le Petit Jésus*, son « journal intime », dont le titre seyait à notre anticléricalisme primaire, sur un mauvais papier couché et pas mal de foulage ; ou *Le Messenger boiteux de Paris*, avec Jean-François Chabrun, qui eut un moment l'ambition d'être une enseigne d'édition. Beaucoup plus tard, ce fut *Dragée haute*, revue de périodicité et de format variables, titre qui évoque à la fois la liberté du contenu et le ton polémique de certains numéros.

L'autobus 84, que Noël Arnaud utilisait peu, lui préférant le métro et nuitamment le taxi, assurait une liaison rapide avec Saint-Germain-des-Prés. Le point vélique était le tabac Saint-Sulpice, à l'angle de la rue Bonaparte et de la rue du Vieux-Colombier (monument disparu, on y vend aujourd'hui, sans doute pas pour longtemps, des sacs à main, on dirait du veau) : les vents y soufflaient sur des verres de Morgon, de Pupillin ou d'Étoile selon l'heure, les goûts et les couleurs. C'est certainement là que je lui remis en avril 1950 le premier numéro des *Cahiers du Collège de 'Pataphysique*. Noël Arnaud ne tarda pas à séduire, en tout bien tout honneur, le Provéditeur général adjoint et Rogateur, ce pauvre Sainmont que guettait déjà l'Alzheimer (ou la paralysie générale, les optimates en disputent encore),

Pour lui comme pour quelques autres à cette mi-temps du siècle, à la veille de la Cinquième République, la révélation pataphysique fut un choc salutaire et une purge de tout revenez-y surréaliste. Il devint un des chercheurs les plus actifs de l'histoire littéraire avec un penchant marqué pour la fin du siècle qui nous avait précédés et les années dada en réaction aux années caca que nous étions en train de vivre. Les publications du *Collège de 'Pataphysique* accueillirent ses érudits travaux et il put bientôt se parfumer du titre de Régent de Clinique de Rhétoriconose — le titre dont il sut se montrer le plus fier, et Dieu sait pourtant qu'il en récoltait à la pelle...

Les dix années 1955-1965 furent pour Noël Arnaud les grandes années de la saisie critique du monde, c'est-à-dire celui des livres, le reste du monde réel ou virtuel semblant brusquement frappé d'obsolescence. Noël Arnaud avait trente-cinq ans. Il avait cru longtemps en la poésie ; son œuvre de pataphysique critique allait voiler son engagement politique sans le faire oublier. La tâche qu'il s'imposait le samedi et surtout le dimanche absorbait le peu de loisirs que lui concédait le service public sous un autre pseudonyme d'état civil.

Au cours de ces dix années, Noël Arnaud est atteint de boulimie et de frénésie critique. Avec un sens goulayant de la nécessité des bars parallèles, il collabore avec la même régularité aux *Cahiers du Collège de 'Pataphysique* et à la revue *Critique*. Jean Piel a discerné en lui un goût critique proche de ceux d'Alfred Jarry (spéculations) et de Remy de Gourmont (dissociations).

Ce sont ces dix années de critique qui occupent les pages du présent livre.

Entre temps, Noël Arnaud est occupé à cataloguer les œuvres de Jean Dubuffet, peintre et satrape. En 1960, il est présent à Cerisy lors de la décade Raymond Queneau qui voit la naissance de l'Oulipo (dont il deviendra président jusqu'à sa mort après les disparitions successives de Queneau et de Le Lionnais). Les années 1960 furent des années de nouvelles créations ; il n'en refusait aucune. En 1962, avec Jacqueline de Jong, il fonde *The Situationist Times*. Il en profite pour participer aux travaux et aux Congrès annuels de l'Institut français des farces et attrapes (IFFA) et cosigne *l'Encyclopédie des farces, attrapes et mystifications* (Pauvert, 1964), où il peut faire montre de son érudition dans le vaste domaine de la mystification littéraire. Il est en même temps le compagnon de route de Léo Campion, créateur de la confrérie du Taste-Fesses, mais également anarchiste et athée (Noël Arnaud persiste à se croire seulement agnostique).

En 1966, c'est le n° 39-40 de la revue *Bizarre*. Jean-Jacques Pauvert publie au même moment les volumes de poésie, de romans et de théâtre de Boris Vian. Je m'y coltine la bibliographie, tandis que Noël Arnaud publie de long en large la première version de ses *Vies parallèles de Boris Vian*. Désormais, il cessera de se disperser... L'essentiel de son travail critique sera absorbé par la publication des œuvres de Boris Vian chez Christian Bourgois (et dans la collection 10 x 18) jusqu'aux Œuvres complètes (Fayard, 2003), et des recherches sur Alfred Jarry qui tournent à la biographie en 1974 avec le premier tome aux Éditions de la Table Ronde de son *Alfred Jarry D'Ubu roi au Docteur Faustroll*, dont il n'écrira malheureusement pas le volume complémentaire.

Durant tout ce temps, ses amis ne reçoivent pas seulement *Dragée haute*, mais aussi une correspondance intime et joyeuse. Car telle est la furieuse originalité de son esprit critique : le bon plaisir et ce que Raymond Queneau reconnaissait

dans les alcools de sa vie, l'érudition et le calembour — un rire qui traverse toute ligne écrite.

Arnaud ne fuyait jamais les responsabilités. Chancelier de l'IFFA, il avait mené campagne en 1963 pour que l'État, qu'il servait les autres jours de l'année, décrète le 1^{er} avril jour férié et chômé par la promulgation d'*Hilaries nationales*. Il ne fut pas plus écouté que ceux qui réclament aujourd'hui les mêmes avantages pour diverses religions françaises auxquelles il n'attachait aucun intérêt. Pour confirmer sa détermination, il a cessé de s'occuper de vivre le 1^{er} avril 2003.